

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 18

Artikel: L'expérience de Croque : [suite]
Autor: Besançon, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210389>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

avec cette affabilité et cette grâce naturelle que les sommeliers pommadés n'acquerront jamais.

Aubonne, l'après-midi, semblait inhabitée. Tout le monde était à la promenade, les uns au Chêne, les autres aux Grands Bois d'Allaman, d'autres encore au Signal de Bougy. En montant là-haut, nous rattrapâmes des familles entières qui s'en allaient gaiement « croquer » les œufs de Pâques. A l'orée de la forêt couronnant le sommet, des centaines d'autres promeneurs, venus des villages avoisinants, assistaient à divers jeux organisés pour les enfants et auxquels petits et grands semblaient prendre un égal plaisir. L'un de ces divertissements consistait, les yeux bandés, à frapper d'une baguette un œuf suspendu à un rameau de sapin.

De la splendeur du paysage, nous ne dirons rien, pour ne pas répéter ce qui a été dit tant de fois déjà. Que si, cependant, quelque lecteur ne s'en était fait encore aucune idée, nous l'engagerions à se rendre à l'incomparable signal avant d'être à l'article de la mort, à moins qu'il ne se contente des vers écrits à la fin du XVIII^e siècle par l'historien Mallet du Pan :

Ne gravirai-je plus cette cime éthérée,
Ce Bougy, dont mes pas ont tant foulé de fleurs ?
Où l'œil s'égarait au loin, suivi de la pensée,

Où souvent j'ai versé des pleurs
Sur nos plaisirs si courts, sur nos longues douleurs,
Sur ce désir inné que l'homme a de connaître
Et qui ne le conduit qu'au doute ou qu'à l'erreur.

Le morceau est assez long et ne peut prétendre au titre de chef-d'œuvre. Détachons-en toutefois, à titre de curiosité, encore les passages suivants :

Bougy, ton horizon immense,
Des rochers du Valais aux côtes de France
M'offre mille tableaux que saisit un coup d'œil.

A mes pieds je vois les moissons
Tomber sous mille mains rustiques,
Et j'entends de Bacchus les nourrissons joyeux
Répéter leurs chansons antiques
En cultivant des ceps plantés par leurs aïeux.

Après avoir ouï chanter les « nourrissons de Bacchus », Mallet du Pan contemple le Léman et termine ainsi :

Beau lac, c'est dans ton sein que je vois ces
[hameaux,
Ces tours, ces cités, ces villages,
Ces ruines de vieux châteaux,
L'azur du firmament, la pourpre des nuages,
Et les pampres de ces coteaux.
Ne vante plus, magique Thessalie,
Ton Pinde et sa fontaine, et l'Olympe et ses dieux,
Ni de Tempé les champs délicieux :
Vains tableaux de la poésie,
Non, vous n'égalez pas ceux que j'ai sous les yeux.

Non pas ne nous ont jamais portés dans la
« magique Thessalie » ; nous n'en jurons pas moins, à l'exemple du versificateur, que le pays d'Aubonne et de Bougy la vaut sous tous les rapports. V. F.

ORAISON FUNÈBRE

Un jeune paysan avait un vieil oncle et une vieille tante. Ils habitaient un village assez éloigné du sien. Le vieil oncle et la vieille tante étaient dans l'aisance et n'avaient pas d'enfants. Or leur neveu « leur tenait les pieds au chaud ».

Un beau jour — il y avait déjà plus de trois mois qu'il n'était allé leur faire visite — le jeune paysan se dit : « Y me faut aller voir ce que deviennent l'oncle et la tante. Tout de même, l'oncle n'était pas très bien quand j'y ai été la dernière fois. C'est le moment de se montrer. »

Arrivé à destination, le neveu frappe à la porte. Sa tante vient ouvrir et le fait entrer. Lui, s'informe de la santé de la bonne vieille.

Après un moment de conversation, ne sachant plus que dire à sa tante, peu loquace, et surtout étonné de ne pas voir son oncle, il demande :

— Alo!... et l'oncle, qu'est-ce qu'y devient ?

— L'oncle?... Y repose.

— Ah!... y repose!... Bon!... bon!... Alo, y ne faut pas le déranger...

La conversation reprend, plus ou moins languissante, sur un autre sujet.

Et l'oncle ne vient toujours pas.

Le jeune paysan regarde sa montre, puis manifeste quelque impatience. Il hasarde :

— L'oncle ne vient pas. Voilà déjà trois heures. Le temps passe.

— Je t'ai dit qu'y repose.

— Oué!... Encore?... Y faut tout de même qu'y soit rudement fatigué!...

La tante n'ayant pas répondu à cette question détournée, le neveu recommence à parler de la pluie et du beau temps.

L'oncle est toujours invisible.

Soudain, le jeune paysan, dont l'impatience ne se contient plus, sort de nouveau sa montre :

— Diab! déjà quatre heures. Y me faut voir songer à rentrer. Je n'aimerais pourtant pas m'en aller sans avoir dit bonjour à l'oncle.

— Mais quand je te dis qu'y repose! répliqua la tante, un peu vivement.

— Ah!... oué!... oué!... Mais où repose-t-y?

— Au cimetière!

— Au cimetière?... Au cimetière?... Oh! rave, alorssé!

L'EXPÉRIENCE DE CROQUE!

II

— J'ai réfléchi, M. Gâtoillat, dit-il au député quelques jours après la conversation précédente, aux moyens que nous pourrions employer pour suppléer les instruments du cabinet de physique, c'est bien simple.

— Bien simple?

— Oui, conseiller. Nous avons besoin d'une machine pneumatique, n'est-ce pas?

— Oui, afin de raréfier les monécules, ou molécules, comme disait le professeur.

— Eh bien! il n'y a pas besoin de chercher loin; nous avons plusieurs citoyens de Villars-le-Sage qui font très bien le vide.

— Ah!

— Quand une chopine est rase pleine, si on la boit d'un seul coup, il n'y reste plus que fort peu de molécules.

— C'est vrai.

— Pierre à la Judith nous rendra ce service.

— Pourvu que la chopine ne soit pas remplie d'eau.

— Cela va sans dire; conseiller, je compte sur votre cave, qui est très bien garnie, ensuite vous me fournirez encore autre chose: je compte sur votre chat.

— Sur mon chat?

— Oui, c'est une source d'électricité, dit Maître Pierre, quand on le frotte à rebrousse-poil.

— Et ça ne le tuera pas?

— Au contraire, conseiller, il n'en sera que plus ardent après les souris. Nous lui attacherons un long bout de fil de fer à la queue qui conduira le fluide jusqu'au fond de la chopine, à travers le bouchon. Vous voyez comme c'est facile.

— Une chose m'inquiète, M. Roidinet. Pierre à la Judith saura-t-il remettre le bouchon assez tôt, ensuite que le vide soit parfait?

— Il s'exercera. Mais il nous faut une petite

répétition. Le vendredi 14, vous amènerez Pierre à la Judith et votre matou.

— J'y consens.

— N'oubliez pas les chopines. On ne réussira peut-être pas à la première.

— C'est entendu. Pourvu que Pierre à la Judith ne se...

— Ce serait un petit malheur. On le mettra à côté, dans la chambre d'école.

La répétition du vendredi 14 décembre fut accidentée. Était-ce la faute de Pierre à la Judith, qui n'aspirait pas assez fort, ou du chat, qui ne dégageait pas assez de fluide, nous l'ignorons. D'ailleurs l'abominable bête, après les premières frictions, s'enfuit en toute hâte, traînant après elle le fil de fer et la chopine. Un grand découragement s'empara du conseiller. Malheureusement on ne pouvait renvoyer la conférence, annoncée par les feuilles publiques et dans tous les villages voisins. Le régent, lui, ne s'embarrassait pas pour si peu. Sans trop s'inquiéter des péripéties de la répétition, il jura au conseiller que l'expérience réussirait.

— Si c'est comme aujourd'hui, objecta M. Gâtoillat.

— Non, certainement, la nature nous refuse ses faveurs, nous forcerons la nature, voilà tout.

— Vous m'en répondez.

— Sur ma tête.

Le lendemain, longtemps avant l'heure fixée, une nombreuse assistance remplissait les parvis municipaux. On voyait au premier rang tous les fromagers du district, attirés par le sujet de la conférence.

Un peu avant huit heures, le député Gâtoillat arriva, accompagné du régent qui portait les appareils, un long fil de fer et plusieurs chopines. Le conseiller était un peu rouge, et plein d'ardeur scientifique. Il prit crânement la parole.

« Citoyens, dit-il, nous sommes réunis ici pour nous occuper de l'atome. On appelle atome un petit morceau de matière brute. »

Les fromagers firent un geste de désappointement.

« Tous les corps sont composés d'atomes, ces atomes forment des groupes qu'on appelle monécules ou molécules; aussi est-il raisonnable de penser que tous les corps sont composés de monécules. »

L'assemblée écoutait, haletante de plaisir et d'ambition scientifique.

« Ces monécules sont en nombre immense, on a compté que dans une goutte d'eau, il y en avait plus de quatre vingt milliasses de millions. »

Un frémissement d'horreur régna dans tout l'auditoire.

« Il n'y a pas à se fâcher, c'est comme ça, nous n'y pouvons rien. Quand je dis que nous n'y pouvons rien, c'est une manière de parler. Un Anglais, M. Croque, a imaginé une expérience qui va être répétée devant vous par M. le régent Roidinet; voici en quoi elle consiste :

» On prend une chopine, dans laquelle on a fait le vide. On la bouche soigneusement, on y introduit un fil électrique et aussitôt on aperçoit une grande lueur que j'appellerai l'incendie des monécules.

» D'où vient cet incendie ?

» Voici l'affaire; sur les quatre vingt milliasses de millions on en a, par le vide, retiré une vingtaine; les autres, qui ne sont plus gênées, dansent en toute liberté, vont à droite et à gauche, et sitôt que l'étincelle électrique arrive au milieu, l'étincelle et le choc produisent une chaleur infernale. Vous allez voir. »

Alors M. Roidinet se présenta avec sa chopine close; il y ajouta subtilement un fil, ou plutôt, affirmaient les mauvais plaisants, y introduisit une allumette fédérale. Immédiatement la chopine resplendit d'un éclat sans pareil. Il ne fut pas de longue durée, la chopine se brisa

en mille morceaux dont plusieurs atteignirent les fromagers et le reste de l'auditoire.

Le régent et le député n'eurent aucun mal. La conférence fut chaleureusement applaudie, malgré les écorchures de quelques-uns, et la population de Villars-le-Sage et des lieux circonvoisins rentra dans ses foyers, enchantée d'avoir vu la lumière radiante.

Peu de jours après, on lisait dans un journal bien pensant :

« Notre infatigable conseiller Gâtoillat a donné, samedi dernier, à Villars-le-Sage, une brillante conférence. Un accident a failli la troubler. L'estimable physicien ayant trop chargé sa pile, le bocal de verre qu'il tenait en main a éclaté. La plupart des assistants ont été atteints, mais ils en seront quittes pour des ecchymoses. Nous espérons que ce petit malheur, inséparable de toute expérience scientifique, ne découvrira pas notre illustre concitoyen, et qu'il persistera dans la voie excellente qu'il s'est tracée. »

Le même soir, M. Gâtoillat disait au régent, en vidant une chopine :

— Diable m'emporte si je m'occupe plus jamais de matière radiante !

— Une fois n'est pas coutume, répondit sentencieusement Roidinet, à la santé de M. Croque !

(Fin.) J. BESANÇON.

AU TRIBUNAL DE POLICE

Le Président. — Prévenu, vous êtes accusé d'avoir, en plein jour, le 27 mars dernier, mis des bretelles à la statue de Guillaume Tell, sur Montbenon, avec un écriteau ainsi libellé : *Les meilleures bretelles se vendent à la maison *** au Pèle-Mêle, rue ... On ne les trouve que là.* Vous le reconnaissez ?

Le prévenu. — Vouï, monsieur le Président.

Le Président. — Cette franchise vous honore. Mais ce n'est pas tout. Vous avez coiffé le libérateur de la Suisse d'un chapeau tube, posé irrévérencieusement sur l'oreille, « de telle façon », dit le procès-verbal de l'agent, « que Guillaume Tell semblait pris de boisson » et vous avez ajouté un second écriteau sur lequel on pouvait lire : *Le seul chapeau de soirée, à quinze reffets, se trouve à la maison *** au Pèle-Mêle.*

Le prévenu. — Je reconnais, monsieur le Président.

Le Président. — Vous avez mis dans la main de notre héros national un parapluie ouvert, ce qui a scandalisé la foule, avec cette étiquette : *Le parapluie *** des Grands magasins du Pèle-Mêle, est imperdable et garanti cinq ans ?*

Le prévenu. — J'avoue, M. le Président.

Le Président. — Enfin, vous avez trouvé spirituel d'introduire les pieds de la statue dans des bottines à boutons en y joignant cette pancarte : *Tout le monde doit se chauffer avec les bottines « Tell », légères, élégantes, inusables, avec claques sur le derrière, à fr. 18.50, de la maison Schmidt, au Pèle-Mêle.* Là-dessus, vous êtes mis à crier à la foule : « Oui, mesdames et messieurs, les produits de la maison *** au Pèle-Mêle, sont les premiers de la place et d'un bon marché inouï. »

Le prévenu. — Comment, monsieur le Président ?... Vous dites ?... Un peu plus fort, je vous prie.

Le Président (criant). — Les produits de la maison *** au Pèle-Mêle, sont les premiers de la place et d'un bon marché inouï.

Le prévenu. — Je n'ai pas bien entendu...

Le Président (hurlant). — Et d'un bon-marché i-nou-iii ! (*D'une voix normale.*) Vous êtes sourd ?

Le prévenu. — Oh ! non, monsieur le Président, mais comme le salle il est pleine, je tiens à ce que les gens qui sont au fond y puissent entendre la réclame que vous me faites...

Y.

LE THÉÂTRE CONTEMPORAIN

JADIS on allait au théâtre pour écouter d'amusantes ou de tragiques histoires d'amour.

On riait ou l'on pleurait tout son saoul. Aujourd'hui, ça n'est plus ça. On y va pour entendre des cours dialogués de médecine, de philosophie ou de droit. Aussi, mes lecteurs me sauront-ils gré sans doute de leur offrir une page de la désopilante comédie que j'espère faire jouer l'hiver prochain. C'est la scène palpitante au cours de laquelle un beau jeune homme, que nous nommerons Armand, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, avoue son amour à une blonde Marguerite.

SCÈNE VII

ARMAND. — MARGUERITE.

Armand. — Chère Marguerite !

Marguerite. — Vous désirez, mon ami ?

Armand. — Chère Marguerite !... Nous sommes seuls, enfin ! J'ai quelque chose de très sérieux à vous dire... (*Prenant subitement une résolution.*) Je n'irai pas par quatre chemins...

Marguerite. — La géométrie nous enseigne que la ligne droite est la plus courte distance d'un point à un autre.

Armand. — Marguerite, je vous aime.

Marguerite (*sentencieuse*). — Sophocle l'a dit : Le cœur est fait pour partager l'amour et non la haine.

Armand. — Il avait joliment raison, Sophocle !

Marguerite. — Si j'ai bien compris, Armand, vous me proposez un contrat en vertu duquel nous associerons nos deux existences ?

Armand. — Contrat ! Ah ! l'affreux mot, Marguerite.

Marguerite. — C'est le mot juste, mon ami. Or donc, avant de m'engager, vous me permettez bien de poser certaines conditions. Tout d'abord, il va de soi que la convention que vous m'invitez à conclure doit être avantageuse pour tous deux et, de plus, respectueuse des besoins et des droits de chacune des parties contractantes ?

Armand. — Sans doute, Marguerite.

Marguerite. — Ce contrat serait, bien entendu, constamment révisable au gré des intéressés, soumis eux-mêmes aux incessantes modifications de l'Évolution des espèces ?

Armand (*avec ardeur*). — Mais, je n'ai pas la moindre envie d'évoluer, moi. Je vous aime de tout mon cœur, et je suis bien sûr de vous aimer toujours ainsi.

Marguerite. — Pourquoi dire « toujours » ? « Toujours », c'est, selon les tempéraments, une heure, huit jours ou trente ans, que sais-je ? Mais laissons cela. Ce que j'exige, c'est l'indépendance naturelle et réciproque de chacun dans les limites posées par l'égalité. J'entends n'être troublée en rien dans l'exercice de ma liberté.

Armand (*avec feu*). — Ça marchera tout seul, vous verrez, puisque nous nous aimons !

Marguerite. — Vous paraissez attacher une singulière importance à un incident somme toute fort banal. Vous n'ignorez cependant pas que l'amour n'est qu'une simple réaction des centres nerveux.

Armand (*stupéfait*). — Vous croyez ?...

Marguerite. — J'en suis sûre. Et puisque nous parlons des centres nerveux, permettez-moi d'ajouter que, grâce à de nouvelles méthodes, on a réussi à découvrir la structure réelle de l'élément nerveux et substituer à l'ancienne conception d'un réseau nerveux formé par les prolongements des cellules nerveuses anastomosés entre eux, celle d'une série de neurones superposés, tant dans le système nerveux périphérique que central, et prenant simplement contact...

Armand. — Laissons là les neurones, Mar-

guerite adorée. Ou plutôt, tenez, faisons comme eux, prenons contact nous aussi par un baiser bien tendre. Là, comme cela. (*Goullement.*) Ah ! que c'est bon, que c'est doux, que...

Marguerite (*se dégageant, très froide*). — Et les microbes pathogènes, mon ami, vous n'y songez pas !

N'est-ce pas qu'elle est drôle, ma petite comédie ! Gaie, légère, vivante, spirituelle. Quant je l'ai lue à ma famille, belle-maman m'a dit :

— Savez, moi, je n'y ai pas compris grand-chose. Mais c'est égal, elle est rigolo votre pièce !

Aussi je m'attends à un gros succès !

M.-E. T.

CHANSON DE MAI

ENCORE une coutume qui disparaît, celle de célébrer le « joli mai ». Et avec elle les naïves chansons auxquelles cet usage avait donné naissance. Elles étaient légion, ces « chansons de mai » ; chaque village avait la sienne. Elles ne différaient pas beaucoup ; il y avait une nuance toutefois, et ces nuances, la plupart du temps, marquaient l'empreinte du caractère local.

Voici une « chanson de mai », publiée, avec la musique, par les *Archives des Traditions populaires*. Elle a été recueillie à Montcherand, par M. Arthur Rossat, qui l'entendit chanter par M. Charles Clerc, né en 1836.

Mai, mai, joli mai

Pour le premier jour de mai ;

Voici le mai qui est venu

Que tout le monde est réjoui.

Bon, bon, voici bon,

Voici filles de village.

Bon, bon, voici bon,

Pour les filles sans garçons.

Que voulez-vous nous donner

Pour mettre dans nos paniers ?

Les œufs sont bien bons

Mélangés avec farine,

Les œufs sont bien bons

En mettant du beurre au fond.

Lè z'aô dè la dzenellietta,

Lo buro dè la vatsetta,

De l'erdzein dè la borsetta

Et to sè ké vò pyèrè.

Etrènà-nò noutra rène,

Noutra rène, se vo pyè

Ne no fàitè pas tardà

Ka perto no faô allà.

Per lè tsan, per lè prà,

Per lè vegnè focherà.

De beaux portraits de MM. Savary et Guex, le nouveau et l'ancien directeur des Ecoles normales vaudoises, de nombreux et superbes clichés relatifs à la nouvelle Université de Zurich, à la correction du Rhin et à la coupure du Diepoldsau, une belle page historique et des clichés d'actualité donnent un intérêt exceptionnel au dernier numéro de la *Partie suisse*.

Grand Théâtre. — Spectacles de la semaine :

Dimanche 3 mai, à 8 $\frac{1}{4}$ h. du soir, *La Fille du Régiment*, opéra-comique en 2 actes, de Donizetti, et *Les Noces de Jeannette*, opéra-comique de Victor Massé, avec Mlle Rosetzky et Lily Dupré, premières chanteuses, MM. Bouxman, 1^{re} basse, et Charvat, baryton.

Mardi 5 et jeudi 7, à 8 $\frac{1}{4}$ h. du soir, *Faust*, opéra en 5 actes et 6 tableaux, de Gounod.

Mercredi 6 mai, à 8 $\frac{1}{4}$ h. du soir, 2^e représentation populaire. Location ouverte, au Théâtre, dès 7 heures du matin.

Vendredi 8 mai, à 8 $\frac{1}{4}$ h. du soir, *Le Barbier de Séville*, opéra-comique en 3 actes, de Rossini.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}